

24HEURES (24. mai 2007) CORINNE JAQUIÉRY

Génial bouffon et fleurs vénéneuses

Le chorégraphe Cisco Aznar reçoit avec une pompe déjantée dans son extravagant Blumenkabarett. Une nouvelle création troublante à découvrir à la Grange de Dorigny.

Tout commence avec une fleur insolente, plantée dans le derrière des choses, et se termine dans les bas-fonds du monde. Vous qui entrez dans le Blumenkabarett de Cisco Aznar, abandonnez toute logique, préjugés et bienséance et laissez vous emporter dans un flot d'images tourbillonnantes où se mêlent rêves kitschissimes et ténébreux cauchemars.

En ouvrant son spectacle avec une satire à peine déguisée de l'aréopage qui préside à l'attribution des subventions publiques à la danse, le directeur artistique de la Cie Buissonnière amuse et met au jour les jeux de pouvoir. Un humour délirant qui pointille son œuvre, lui permettant la critique sociale tout en osant l'outrance.

Autoproclamé «bouffon de la colline», Cisco Aznar donne toute la mesure de son talent surréaliste dans Blumenkabarett, sa nouvelle création qui use de ses habituels artifices – films (Luis Lara, David Monti), masques et décor sonore (Andreas Pfiffner) – pour incarner un univers baroque et morbide. Plus sombre qu'à l'accoutumée, l'artiste à la psyché débridée met en scène des fantômes où sexe et souffrance s'épousent dans d'étranges cérémonies funèbres. Térébrantes et émouvantes, les images d'un enfant cerf malmené par une mère toute-puissante sous-tendent tout son propos onirique.

Dans son cabaret clair obscur, les personnages sont hybrides, moitié hommes, moitié femmes, souvent métissés d'animal. Huit étranges créatures vêtues de robes immaculées s'ébattent ainsi dans une chorégraphie tourmentée, originale et toujours impeccable. Laure Dupont est poignante en hermaphrodite désespéré, alors que, dans un solo un rien décoratif, le beau Yannis François rougeoit de grâce. Quant à Jonas Bättig, chanteur à la voix d'or, il s'inspire malicieusement des mélodies du cabaret berlinois. Avec Blumenkabarett, Cisco Aznar libère un peu plus encore une fantaisie hors normes.

Cisco Aznar, la magie du diable

Installé en Suisse depuis dix ans, le chorégraphe et danseur catalan présente à Genève «BlumenKabarett», son dernier spectacle. L'occasion d'une rencontre avec un artiste qui fait entrer son public dans une ronde infernale. Cisco Aznar a scellé un pacte avec le diable. Et ses comédiens/danseurs ont beau brandir des croix de bois, ils ne parviendront pas à chasser les mauvais esprits. Le voudraient-ils que le maître de céans, méphistophélique à souhait, les ramènerait vite fait dans la ronde d'un carnaval fantasmagorique, satirique, ludique, exalté et volontiers infernal. Ce carnaval se mène donc sous le titre de «BlumenKabarett» dans la Salle des Eaux-Vives, à Genève, où l'ADC (Association pour la danse contemporaine) programme jusqu'au 10 octobre cette œuvre endiablée dudit Aznar. Lequel est espagnol, comme son nom l'indique. Et en bon Espagnol s'en va chercher chez Picasso et Goya - ses frères en folie - un érotisme pervers, une violence enjouée, et un talent désinvolte. Quitte à enfermer ses personnages dans la subjectivité de ses propres fantasmes et à laisser, par moments, le spectateur au bord du chemin.

Mythologie foisonnante Présent sur scène sous la défroque du sorcier, du clown, du diable, du taureau ou du toréador, Cisco Aznar joue à cloche-pied avec les monstres sacrés. Picasso et Goya, on l'a dit, mais aussi Bizet et Carmen, Goethe et Faust, Bertolt Brecht et Kurt Weill. Son «BlumenKabarett», clin d'œil délicieusement irrévérencieux au cabaret berlinois des années 1920, prolonge d'ailleurs l'ironie insolente de Brecht et Weill: succession de shows où se bousculent numéros de travestis, revues et comédie sociale. Derrière cette mythologie foisonnante et complexe se cache pourtant un homme d'une simplicité désarmante. Aucune vantardise chez cet artiste de 35 ans installé à Lausanne depuis dix ans environ et qui a signé jusqu'ici huit spectacles et autant de succès.

Vite repéré Cisco Aznar a vite été «repéré», comme on dit dans la profession. Son travail est présenté régulièrement sur les scènes institutionnelles suisses: «Lola la loca», «Parce que je t'aime», «Le vilain petit canard», «Coppélia»... : tous ses spectacles ont un grain de folie. «Cette folie qui manque à la Suisse», lâche le chorégraphe dans un sourire gêné. Avant de préciser: «Il faut dire que nous autres catholiques cultivons 'le carnaval' dans notre religion. Il y a chez nous un rituel bien plus théâtral que chez les protestants. Une sorte de magie qui déteint sur notre mode de vie, de penser. Et puis, je viens d'un pays où le soleil donne du piquant à l'art».

Pourtant, ce n'est pas en Espagne qu'il retournera travailler, Cisco Aznar. «Là-bas, les moyens mis à disposition des artistes sont dérisoires, avoue-t-il. Ici, je commence à être connu. La Ville de Lausanne vient de m'accorder un contrat de confiance pour trois ans». Une aide précieuse que l'artiste apprécie, comme il apprécie de travailler dans «ce pays dont la tranquillité, décriée à tort, favorise la concentration». D'ailleurs, il connaît beaucoup d'artistes espagnols ou latino-américains qui vivent en Suisse et partagent, à ce sujet, son opinion.

Danse: Aznar, l'art de l'éros contrarié

Si on attend d'un artiste qu'il livre un univers directement reconnaissable, on peut avancer sans hésiter que Cisco Aznar est un artiste. L'hiver dernier, avec les Ballets du Grand Théâtre de Genève, ce chorégraphe catalan installé en Suisse depuis dix ans signait un "Coppelia" aux visages grimaçants. Rebelote, ici, à l'affiche de l'Association pour la danse contemporaine.

Son "Blumenkabarett" a toujours l'éros contrarié. Et dénonce, de la mère au consumérisme, toutes les formes castratrices d'autorité. Soit, avec la complicité visuelle de Luis Lara, une ronde infernale d'images, de sons et de mouvements. Trop? Oui, mais ni plus, ni moins qu'un cauchemar obstiné. Tout commence en blanc. Rien de virginal, cependant, dans ce cabaret évoquant l'asile d'aliénés. Sous des masques et dans des costumes brouillant les identités sexuelles, chaque créature, mi-homme, mi-animal, dit son espoir ou son tourment. Pour de faux, car l'art d'Aznar tire sa matière des songes obsédants. Ainsi, en scène, peuvent se conjuguer un succès de James Brown, un pamphlet contre les artistes arrivés ou une parodie du théâtre de réinsertion dans les prisons. Rien ne jure dans la logique onirique de l'Ibérie. Rien, et surtout pas le film qui est un pilier de la maison. On retrouve sur pellicule le couple infernal mère-enfant que l'artiste épingle à chaque création. Quant à la danse, elle ménage les plus beaux moments. Deux solos puissants sur des musiques d'inspiration asiatique et des tutti qui puisent avec allégresse à la source folklorique. De profundis...

Aznar est de retour

Il signe l'après «Coppélia». Cisco Aznar est de nouveau là. On l'avait laissé en décembre dernier dans le foyer du BFM, tout à son bonheur d'avoir réussi Coppélia. Cette création pour le Ballet du Grand Théâtre, saluée autant par le public que par la critique, a fait connaître le nom de cet artiste lausannois à Genève. Il n'y avait présenté jusque-là que deux spectacles, Parce que je t'aime et Le vilain petit canard. Il est à nouveau ces jours-ci l'hôte de l'Association pour la danse contemporaine (ADC) dans sa Salle des Eaux-Vives. **Qu'est-ce que c'est que ce «Blumenkabarett»?** Un acte poétique. Et quelque chose de tout à fait à moi. C'est aussi un peu la réponse de Faust à Coppélia, car j'avais proposé au Grand Théâtre une création autour du livre de Goethe, mais ils ont préféré me confier le ballet Coppélia. **Y a-t-il une histoire à suivre dans votre nouveau spectacle ?** En tout cas, il y a un fil rouge. Tout le monde le voit dans le film introductif (un fil de laine qui sort d'un chou-fleur figurant un cerveau, ndlr). Il paraît que je donne peu de pistes de compréhension dans ce spectacle, mais je vous assure que les scènes ne se succèdent pas au hasard. **On n'y voit que des femmes — qui n'en sont pas toutes — et qui semblent plus effrayantes les unes que les autres. Pourquoi?** Je suis fasciné par les femmes, et si je les montre sous un jour qui n'est pas ravissant, c'est qu'elles n'ont de loin pas toujours le beau rôle dans notre société. Et si vous voyez là des sorcières, sachez que je les aime beaucoup. Mais ce spectacle est aussi consacré à la figure séculaire du bouffon. Souvent l'homme ne fait jamais autant rire que lorsqu'il est habillé en femme. Cela se voit dans les plus anciennes traditions populaires.

Un cabaret spectral et vénéneux

CRITIQUE On en sort tout déboussolé. Reçu de visions cauchemardesques et de fulgurances indescriptibles. Au «Blumenkabarett», les fleurs éclosent à de drôles d'endroits. Par exemple entre les fesses d'un être au sexe pas si angélique que ça. Une apparition qui en annonce d'autres, tout au long d'une traversée théâtrale qui laisse bien des questions en suspens. Qui sont ces créatures inquiétantes qui gesticulent, murmurent ou gémissent, emprisonnées dans leur délire? La plus terrible remonte ses jupes au-dessus d'un baquet, laissant entendre un clapotis suggestif. Aznar dit qu'il a vu des nettoyeuses faire ça par bravade... On croise Goethe au fronton d'un théâtre de marionnettes et des marguerites sont effeuillées. Pour donner vie aux tableaux de ce cabaret spectral et vénéneux, danseurs et musiciens rivalisent de talentueux engagement. Après les contraintes du Grand Théâtre, Cisco Aznar s'est lâché. «Santa Sangre» d'Alejandro Jodorowsky, les transes du candomblé brésilien, le rite de la Mère folle de Dijon, David Lynch, les danses catalanes, tout un festival d'éléments inspirateurs s'agite, nous dit Aznar, derrière sa mystérieuse création. (BCH)